

AVANT-PROPOS

Les textes réunis dans ce volume ont été écrits sur une période de trente ans, de 1977 à 2007. Cette longue durée, l'essentiel d'une vie adulte, permet de rendre compte d'un parcours individuel, certes, mais représentatif aussi d'une histoire collective entamée avec la résurgence du féminisme au début des années 1970.

Enseignante en biologie, d'abord affectée à sa demande au lycée Victor Hugo d'Alger en 1963, au lendemain de l'Indépendance, Hélène Rouch revient en France cinq ans plus tard pour prendre ses fonctions dans un lycée parisien à la rentrée 1968-1969. Elle a perdu son père quelques mois plus tôt et ne connaît pas encore grand-monde à Paris, où l'effervescence contestataire bat son plein. Sans se mêler à l'action politique, elle suit ce qui se passe avec curiosité, le temps de prendre ses marques. C'est avec jubilation qu'elle découvre à l'automne 1970 le numéro spécial de la revue *Partisans*, « Libération des femmes : année zéro ». Au printemps suivant, elle rallie ce qui s'appelle déjà le mouvement à l'occasion du rassemblement féministe d'Issy-les-Moulineaux, qui célèbre en chansons le souvenir des communardes. Conquise par ce déploiement d'insolence et d'intelligence, elle participe ensuite aux AG mémorables des Beaux-Arts. Désormais, ses choix politiques resteront durablement associés à ses intérêts intellectuels et scientifiques.

Ce recueil répond à l'intention de restituer son apport à la critique féministe des sciences – ou à une épistémologie féministe, ici maintenue dans les limites d'une discipline dont elle interroge aussi bien le discours que les objets –, tout en indiquant ce que cette contribution doit à l'engagement dans le mouvement féministe. Les travaux d'Hélène Rouch sont connus dans les cercles où elle s'exprimait ; plusieurs de ses contemporaines, puis des chercheuses plus jeunes avec qui elle aimait échanger, l'incitaient à les republier pour les rendre plus largement accessibles. Ce livre aurait sûrement été différent si elle y avait elle-même travaillé, mais ce ne fut pas le cas. Moins, je crois, parce qu'elle doutait de l'utilité de l'entreprise que parce qu'elle en relativisait l'importance et donnait la priorité à ses occupations multiples – dont, précisément, son activité d'éditrice au sein de la collection « Bibliothèque

du féminisme ». Parce qu'elle voulait aussi prendre simplement le temps de vivre et d'apprécier les plaisirs qu'elle trouvait à la vie.

Elle absente, cette tâche qu'elle remettait à plus tard a pris un caractère d'évidence et elle est devenue collective. Les remerciements insérés dans ces pages témoignent du nombre de personnes qui y ont participé, même si le travail éditorial proprement dit – le choix des textes, les précisions contextuelles ou techniques apportées en notes – a été mené à bien par Dominique Fougeyrollas, Brigitte Lhomond, Simone Bateman, qui a également rédigé la « Note sur la terminologie » placée à la suite de cet avant-propos, et moi-même.

Le titre que nous avons retenu, *Les corps, ces objets encombrants*, est un emprunt au texte « La dualité dans la reproduction sexuée » (p. 107). Pour les technosciences qui intéressent Hélène Rouch (ces branches de la biologie que sont la génétique, l'embryologie, la médecine de la reproduction, l'immunologie), les corps, en effet, sont « encombrants » en ce qu'ils compliquent l'observation des micro-objets (gènes, gamètes ou cellules) sur lesquels elles se focalisent. Dans une formulation légèrement différente, et antérieure, elle dit que les corps sont pour la science des « obstacles gênants » (p. 81).

Encombrants, les corps le sont aussi pour le féminisme, qui peine à les penser dans leur matérialité. À cause d'abord de l'irréductible antagonisme entre, d'un côté, les positions essentialistes ou différentialistes (qui tiennent pour une spécificité propre au « féminin », avec les qualités qui lui seraient afférentes) et, de l'autre, les positions matérialistes (pour qui le rapport de domination des hommes sur les femmes étaye la construction des catégories de sexe). Ensuite, parce que l'opposition naturel/construit, biologique/social est aujourd'hui brouillée par l'utilisation indiscriminée du concept de genre, qui dans son acception postmoderne ou dans ses usages officiels n'a plus qu'un rapport flou et lointain avec le « sexe social » et les « rapports sociaux de sexe » des théories féministes matérialistes.

Constitué de trois parties principales, le recueil s'ouvre et se clôt sur deux articles à la tonalité ouvertement politique. En 1977, réagissant aux outrances médiatiques auxquelles donne lieu la présence de femmes parmi les « terroristes » de la Fraction armée rouge allemande, Hélène Rouch questionne le traitement différentiel de la violence, selon qu'elle est agie par les femmes ou s'exerce contre elles, et elle affirme la nécessité urgente d'une libération

qui, du combat pour la légalisation de l'avortement à la dénonciation du viol, passe par la réappropriation du corps. En 1995, de retour de Chine où elle a assisté au forum des ONG organisé parallèlement à la Conférence mondiale de Pékin, elle rédige un bref compte rendu, clos sur un constat inquiet quant à la distance qui sépare les études et recherches féministes des luttes des femmes contre l'oppression.

Entre ces deux bornes, le corps du recueil rassemble des articles scientifiques (regroupés sous l'intitulé « Membranes, limites et frontières »), des analyses de texte (« Lectures critiques ») et trois articles qui à vingt ans d'écart brossent des tableaux contrastés des enjeux de la recherche féministe et de ses conditions d'exercice (« Recherches féministes, pratiques politiques »). Ces derniers témoignent de la ténacité avec laquelle Hélène Rouch a accompagné l'émergence et le développement d'un domaine en mal de reconnaissance. Si son engagement en la matière est une constante de son parcours, et celle qui peut-être le singularise le plus, il est aussi particulièrement réfléchi : elle a toujours été très attentive aux risques que comporte la légitimation institutionnelle, pour une pensée dont la force est d'être articulée « entre action militante, réflexion politique et travail théorique » (p. 200).

« Membranes, limites et frontières » : le choix de ce titre pour la partie scientifique demande à être explicité. S'il renvoie bien sûr à ces éléments physiologiques que sont les membranes, zones de régulation et d'échange entre l'intérieur (de la cellule, de l'organe, du corps) et le milieu ambiant, il fait aussi directement référence au séminaire Limites-Frontières. Hélène Rouch avait contribué à fonder ce lieu de débats et d'échanges transdisciplinaires qui s'est maintenu de 1980 à 1988 en dehors des structures institutionnelles. Nous avons d'ailleurs repris la description très vivante et contrastée qu'elle donne de cette expérience, grâce à laquelle des femmes, spécialistes ou non des sciences humaines, sociales, exactes ou expérimentales, se sont essayées à déplacer les limites des domaines du savoir en y introduisant la dimension féministe (« Une agora des femmes », p. 187-198 ; et Peiffer, 2000, p. 78-80).

Au reste, le premier texte de la partie scientifique est aussi celui qu'elle a présenté à la toute première séance de ce séminaire, sous l'intitulé « Limites et membranes ». Elle s'y explique d'emblée sur son intérêt passionné pour ces composants dynamiques qui sont des espaces de circulation, de

communication entre un dedans et un dehors ou entre le « soi » et le « non-soi » de l'immunologie. D'emblée aussi, elle s'inscrit en faux contre l'imaginaire de cette discipline, selon laquelle le « soi » serait toujours toutes défenses en alerte contre l'autre, intrus parasite (greffon, virus ou bactérie) *a priori* pathogène. Le point de vue qu'elle adopte en la matière est très similaire à celui qui, à partir du milieu des années 1980, guidera les analyses critiques des féministes anglo-saxonnes, qu'elle lit au fur et à mesure des parutions et dont les travaux, souvent cités, commencent aujourd'hui à être traduits. En ce qui concerne plus particulièrement l'immunologie, la convergence est frappante entre la vision que défend Hélène Rouch et celle, plus élaborée, détaillée par Donna Haraway (2009, p. 355-398) dans une communication prononcée en 1987 mais publiée en 1991 seulement, et dix ans plus tard en français.

Limites et bordures des formes organiques, lieux de contact et de transmission, les membranes telles que les envisage Hélène Rouch sont à la fois des zones frontalières et des enveloppes qui, à tous les niveaux, de l'être vivant à la cellule, définissent une identité et ménagent par voie de conséquence la possibilité de l'altérité.

Dans son travail, l'exemple princeps de la membrane est le placenta, une production embryonnaire puis fœtale qui fait la liaison entre l'embryon-fœtus et l'organisme maternel. Le développement de cette membrane particulière, et particulièrement active, induit une série de mécanismes de reconnaissance et de tolérance qui vont autoriser la coexistence, et sur un mode qu'Hélène Rouch oppose à celui, belliciste, mis en avant par l'immunologie. Dans la logique de cette dernière, en effet, l'embryon, parce qu'il possède également des gènes paternels, est un corps étranger qui, en tant que tel, devrait théoriquement être rejeté. Parler ici de coexistence, c'est aussi faire place, au minimum, à la dualité, raison pour laquelle ce modèle de la gestation contredit par ailleurs ceux, fantasmatisques ou religieux, qui identifient la grossesse à un processus fusionnel, à une assimilation de l'embryon par le corps maternel ou à une dévoration de l'organisme hôte par un envahisseur alien.

Espace de transaction entre des flux, à l'instar de toutes les membranes, le placenta, dit Hélène Rouch, est le site d'« une négociation délicate, menée aux frontières et qui n'a cure du sexe de l'embryon » (p. 118). Car, et c'est là un autre point important sur lequel elle insiste, l'altérité instaurée par la gestation ne fait nullement intervenir la sexuation.

Un deuxième fil d'arguments court à travers ses textes. Celui-là les rattache à la critique épistémologique telle qu'elle s'est formulée autour des années 1970, à partir d'un courant d'interprétation dont l'influence est encore nettement perceptible dans les ouvrages, par exemple, de Thomas Laqueur (1992) ou de Dominique Lecourt (1991), ainsi que dans nombre d'écrits féministes signés, essentiellement, par des biologistes (Lynda Birke, Anne Fausto-Sterling, Evelyn Fox Keller, Évelyne Peyre, Joëlle Wiels...), des philosophes ou des sociologues des sciences (Marie-Josèphe Dhavernas, Elsa Dorlin, Donna Haraway, Sandra Harding, Bernice Hausman, Cynthia Kraus, Françoise Laborie, Michèle Le Dœuff, Ilana Löwy...). Ce qui est ici visé, c'est le réductionnisme inhérent à la démarche scientifique, démarche « très opératoire quant aux progrès des connaissances, reconnaît Héléne Rouch, mais réductrice dans sa conception de l'être vivant dans son milieu et sous-tendue par une conception de la nature particulièrement docile aux intérêts de nos sociétés capitalistes et patriarcales » (p. 57).

Appliqué aux sciences du vivant – aussi bien à la génétique qu'à la neurobiologie, à l'immunologie ou à l'embryologie –, ce schéma de pensée qui ramène la complexité à une série de phénomènes simples, idéalement reproductibles en laboratoire, consiste à établir une chaîne de causalité linéaire entre les événements (*a* entraîne *b* entraîne *c*) et à postuler que l'organisme dans sa totalité est réductible à la somme de ses parties.

Dans le domaine de la biologie (ou médecine) de la reproduction, le principe d'efficacité auquel il répond aboutit à réduire le corps au sexe, et le sexe aux cellules sexuelles. Héléne Rouch revient à plusieurs reprises sur ce point essentiel : au laboratoire, la procréation dissociée de la sexualité se résume à la fusion des gamètes mâle et femelle. Un spermatozoïde et un ovocyte y suffisent. Or, cette externalisation de processus internes à laquelle correspond la fécondation *in vitro* procède d'une pensée fonctionnelle, mécaniciste, qui établit une fausse équivalence entre les organismes mâles et femelles dans la reproduction : tenus de fonctionner comme les corps masculins, qui produisent en quantité des cellules sexuelles facilement récupérables en flacon, les corps féminins sont soumis à des procédures médicales lourdes (hyperstimulation ovarienne, recueil des ovocytes *in situ*) dont les conséquences (le coût physique pour les femmes, y compris lorsqu'elles sont prêtes à en payer le prix [p. 63]) ont, jusque dans les années 2000 au moins, été passées sous silence ou camouflées derrière des données statistiques farfelues, pour ne pas dire incohérentes (p. 62 *sq.*, p. 75-76).

De la sorte, dans un effet symétriquement inverse à celui qu'on pouvait en attendre, la (fausse) symétrie établie entre les gamètes contribue à renforcer la différence des sexes.

La poésie des membranes, la grille d'analyse du réductionnisme ne résument bien sûr pas l'ensemble du travail d'Hélène Rouch, mais leur présence récurrente les désignent, à mes yeux du moins, en fils conducteurs d'une recherche qui se resserre progressivement autour de la question de la matérialité du corps (2005, « Introduction », p. 9-12). À mes yeux, car d'autres auront peut-être envie, en lisant ces pages, de partir sur les pistes ouvertes par cette manière qu'elle a de problématiser l'économie de la gestation et celle de la reproduction, les faciles dérives eugénistes et les prodigieux avantages à attendre de la manipulation des gamètes, le désarroi somme toute très moraliste d'une éthique tiraillée entre le « droit à l'enfant » et la conservation du schéma occidental de la parentalité. Ou encore, et surtout, l'identité sexuée et la définition même des catégories de sexe. Pourquoi deux sexes et deux seulement ? Tout bonnement parce qu'il en faut deux pour la reproduction. Manié par Hélène Rouch, l'argument se dépouille aussitôt de son simplisme bêta, car il signifie aussi que « dès le départ, dès la naissance, la nomination du sexe (par les attributs externes) désigne une assignation à la fonction reproductive et conduit à une définition de la norme de la sexualité soumise à cette fonction (hétérosexualité) » (p. 73).

Hélène Rouch dit tout ce qu'elle a à dire en peu de mots. Les élans et les enthousiasmes de la scientifique féministe (et inversement), ses irritations ou ses appréhensions s'expriment franchement, l'exposé a la clarté attendue de la pédagogue, mais sa concision et son goût de la précision obligent à une attention soutenue. Même une longue familiarité avec ses textes n'empêche pas, encore maintenant, d'y découvrir avec étonnement des associations et des recoupements jusqu'alors passés inaperçus. Ce style à la simplicité trompeuse est sans facilités dans son usage très modéré de la métaphore, plus spontané de l'ironie. Sa maîtrise contient peut-être les ambitions d'Hélène Rouch, son envie de voir son travail mieux diffusé et commenté. Reste donc la forme, ainsi travaillée pour exprimer la pensée. Et cela fait du bien de partager par la lecture cet exercice de lucidité.

Elle-même était d'ailleurs plutôt fière de ses qualités de lectrice, dont son activité dans le domaine de l'édition a largement profité. Les quatre textes réunis sous le titre « Lectures critiques » en donneront une idée. Ce sont les seuls que nous n'avons pas présentés dans l'ordre de leur parution, pour suivre une logique allant du plus simple au plus complexe dans la comparaison. Hélène Rouch s'y penche d'abord en détail sur le chapitre qui ouvre *Le deuxième sexe*, « Les données de la biologie ». Puis, à la faveur d'une découverte, elle compare les thèses de Beauvoir à celles d'Adrienne Sahuqué qui, quelque vingt ans plus tôt, a signé sur le même sujet une somme impressionnante et à certains égards plus audacieuse, *Les dogmes sexuels*. Hélène, on le verra, s'est passionnée pour Adrienne. Tellement que, s'il y avait en effet un livre qu'elle aurait aimé publier sous son nom, c'eût été, avant ce recueil qu'elle aurait pensé autrement, la biographie d'une féministe de l'entre-deux-guerres tombée dans un étrange oubli.

Oristelle Bonis

SOMMAIRE

<i>Remerciements</i>	8
<i>Avant-propos</i>	9
<i>Note sur la terminologie</i>	17
OUVERTURE	
Les navires sont pleins de fantômes	21
MEMBRANES, LIMITES ET FRONTIÈRES	
Limites et membranes	29
Le paradoxe d'une obsession	35
Le placenta comme tiers	43
La maternité mise à nu par ses propriétaires	57
La maîtrise de la reproduction : les enjeux de la catégorisation des sexes	71
Nouvelles techniques de reproduction : de la différence à l'inégalité	81
Les nouvelles techniques de reproduction : vers l'indifférenciation sexuelle	93
La dualité dans la reproduction sexuée	107
La médecine face à l'identité féminine	125
LECTURES CRITIQUES	
Les données de la biologie	133
La différence des sexes chez Adrienne Sahuqué et Simone de Beauvoir : leur lecture des discours biologiques et médicaux	145
Acquis scientifiques et avancées féministes : Simone de Beauvoir, Suzanne Lilar, Adrienne Sahuqué	161
Présentation de <i>Sciences et genre. L'activité scientifique des femmes</i>	175

RECHERCHES FÉMINISTES, PRATIQUES POLITIQUES

Une agora des femmes	187
Recherches sur les femmes et recherches féministes :	
l'Action thématique programmée du CNRS	199
Huairou, le premier jour	209

ANNEXES

Bibliographie des ouvrages cités	215
Publications d'Hélène Rouch	229